

TRADUIRE FREUD

Coordination et rédaction
EMMANUÈLE SANDRON

FREUD, LES MOTS POUR LE DIRE

ENTRETIEN AVEC JEAN-PIERRE LEFEBVRE

Pourrions-nous commencer cet entretien par une mise en contexte de votre Côte à côte sur *Phantasie* ?

Pour la collection Freud que je dirige au Seuil, je relis les textes attentivement. Et dans certains d'entre eux, j'ai trouvé, évidemment, notamment dans les textes sur Vinci et sur la Gradiva, un grand nombre de « fantaisies » et de « fantasmes » que j'ai remplacés par « productions imaginaires » ou par des équivalents, selon les contextes. En traduisant *Phantasie* par « fantaisie », l'équipe des PUF, malgré les apparences, ne colle pas au texte. S'ils avaient traduit par *phantasia*, en employant le mot grec, on pourrait prendre cela comme une espèce de code univoque. Mais « fantaisie » connote beaucoup trop de choses qui n'ont rien à voir avec l'imagination. « Fantaisie » a dérivé vers d'autres sens en français. Autant je comprends qu'ils n'aient pas voulu traduire par « fantasme »...

Pourquoi ?

Parce que le fantasme chez Freud n'existe pas comme concept. *Die Phantasie*, ça désigne comme en grec à la fois la faculté d'imagination et le produit de l'imagination. Par exemple, je me représente l'agence bancaire à laquelle je me suis rendu tout à l'heure : c'est une opération de ma *Phantasie*, je l'imagine. Cela n'a aucun rapport avec la fantaisie, ni avec le fantasme au sens analytique du terme.

Traduire par « fantasme » ici, c'est mettre la charrue avant les bœufs ?

Oui, le traducteur anticipe sur la création. Qu'un psychanalyste ou même n'importe qui parle aujourd'hui de fantasme, c'est tout à fait normal, pour désigner une certaine catégorie ou modalité de produits de l'imagination. Mais ce n'est pas la même chose que le

mot *Phantasie* chez Freud, chez qui seuls les contextes signifient s'il s'agit d'un fantasme ou non.

D'où vient le mot « fantasme », alors ?

Il vient des premiers traducteurs français qui n'ont pas trouvé de mot, qui n'ont pas voulu traduire *Phantasie* par « fantaisie » au début. Freud ne s'est pas méfié. Il a cru que le mot correspondait au sens réel, qui est « produit de l'imagination ». Qu'il s'agisse d'un produit de l'imagination commandé par un désir et donc par des affects – et là on entre dans la catégorie des fantasmes, avec une connotation le plus souvent sexuelle, comme l'explique Freud et comme ça s'est développé d'ailleurs dans la réalité –, ou qu'il s'agisse d'une production de l'imaginaire qui n'est pas commandée par un désir et des affects, mais par une opération plus neutre : on imagine quelque chose, dans la conversation par exemple, quand on écoute quelqu'un évoquer un lieu.

On peut donc être dans la *Phantasie* sans être dans le sexuel ?

En allemand, oui, évidemment. Quand on est dans la *Phantasie* en allemand, on n'est jamais principalement dans le sexuel. Jamais.

Alors c'est Marie Bonaparte qui a introduit le désir dans le mot ?

Si l'on veut... Chez Freud, c'est dans les explications relatives à certains des produits de l'imagination qu'apparaît en conclusion une interprétation de la production imaginaire faisant entrer en jeu les affects et les connotations sexuelles. À ce moment-là, par une opération d'aboutement, les psychanalystes français ont produit la notion de fantasme. Mais elle est seconde par rapport à celle, primaire, qui demeure centrale pour Freud. *A fortiori* dans un texte comme celui sur Vinci, qui est entre autres un artiste plastique, mais chez d'autres également, comme dans le texte sur la *Gradiva*. Le seul terme qui mériterait la traduction actuelle par « fantasme », c'est *Wunschphantasie*.

... Wunsch lui-même pouvant être traduit selon les écoles par « souhait » ou « désir ». L'équipe des PUF, emmenée par Jean Laplanche, traduit systématiquement par « souhait ».

Oui, mais le problème, c'est le rapport à la langue allemande. Chacun a son histoire, ses langues... Les traductions de textes philosophiques en France ont souvent été faites par des gens qui n'étaient pas des locuteurs de la langue allemande.

Qu'appellez-vous un locuteur de la langue allemande ?

Quelqu'un qui parle allemand couramment, c'est à dire toujours dans

des contextualités pratiques. Qui peut donc enregistrer toutes les périphéries sémantiques, tous les problèmes que pose un énoncé. Et inversement. Il en va de même pour la traduction des textes français par les Allemands. Les traductions des textes de Foucault, de Derrida et des philosophes français sont truffées d'inexactitudes liées au fait que les traducteurs ne sont pas des locuteurs intégraux de la langue qu'ils traduisent. On a un bon exemple de cela dans les multiples contresens de Walter Benjamin quand il traduit Proust. Il lui manque la locutionnalité. Parce que Proust est un auteur qui, contrairement aux apparences, écrit de manière fortement orale. Pour suivre ses longues phrases, qu'il reprend, qui repartent, etc., il faut être un locuteur de la langue, familier de cette syntaxe, sans quoi on se perd. Cela dit, je rends hommage aux gens qui, sans être des locuteurs d'une langue, se lancent dans une première traduction et amorcent un processus... Tant qu'il n'y a pas eu un premier objet, il n'y a pas de progrès à attendre de la suite. L'histoire des traductions n'est pas un long fleuve tranquille...

Pour en revenir à Laplanche, je comprends tout à fait son expérience. Il a essayé d'appliquer un code. À mon avis il a fait la démonstration de la difficulté de la chose et de son échec. La preuve, c'est que dans le milieu psychanalytique, ses traductions sont très fortement remises en question depuis longtemps. Mais il va de soi que, globalement, son travail d'édition des œuvres de Freud est une contribution majeure.

Certains psychanalystes ne jurent pourtant que par ses versions à lui.

Oui, mais pour d'autres raisons : parce que la psychanalyse est un métier qui s'est organisé en corporation. La question qui se pose dans une corporation, c'est celle de l'autorité de ceux qui vont y entrer. Cette autorité passe en partie par la langue des textes fondateurs, le respect d'un code. C'est pour cela que la question de la traduction des textes de Freud est violente. Elle a été assez rapidement subsumée par la question de savoir qui dans l'univers de la psychanalyse avait le pouvoir. C'est un univers qui s'est développé en contraste, voire en contradiction avec la médecine traditionnelle et qui d'emblée a été obligé de s'organiser... un peu comme un parti... avec des validations et des « empêchements ». Et donc, la langue qu'on parle joue évidemment un rôle, comme elle en joue un en médecine.

Ça jargonne ?

Ça jargonne plus ou moins. Mais quelquefois l'ancien vocabulaire n'est plus en phase avec la réalité actuelle du savoir.

Pour quel lecteur traduisez-vous ?

Je traduis depuis 2010, pour ce qui est de Freud, pour des gens qui ont derrière eux un siècle ou plus d'histoire de ce courant, de cette pratique, de ces discussions. Je traduis pour des francophones plus ou moins informés de ce qu'est la psychanalyse, certains de manière extrêmement sommaire par la presse, tout simplement, où le mot « fantasme » est sur toutes les lèvres, et d'autres par la voie d'expériences personnelles plus ou moins développées. Je traduis avec mon expérience et mon aptitude à identifier chez Freud un discours plus ou moins novateur par rapport à la langue de l'époque, que je connais par d'autres traductions et lectures...

Revenons à *Wunsch*, voulez-vous ?

Je traduis *Wunsch* par « désir ». Cela me semble plus juste que d'utiliser « souhait » comme l'a décidé l'équipe des PUF. Le souhait, en français, est un terme extrêmement connoté dans une sphère de politesse, de modération, etc., alors qu'un désir, c'est quelque chose de beaucoup plus brutal et de beaucoup plus fort. Entre *Wunsch* et *Begierde*, en allemand, il y a d'ailleurs un rapport très fort, qui est de l'ordre du désir précisément.

Mais si Freud utilise aussi *Begierde*, n'est-ce pas justement dans un sens différent de celui qu'il donne à *Wunsch* ?

Non, cette différence est induite par l'illusion (ou le désir...) que pour un mot allemand, il y a toujours un mot français correspondant. *Die Begierde*, c'est principalement le désir sexuel. *Begehren*, c'est désirer quelque chose avec la force d'un désir sexuel, avec la violence naturelle, disons, tandis que le *Wunsch* est un désir culturel, comme *wish* en anglais. Tous les emplois correspondent... J'ai vécu longtemps en Allemagne, je connais les usages de *Wunsch*. Vous allez à la boucherie... Quand vous avez fini vos emplettes, on vous dit : *Noch ein Wunsch ?* En français, on dira : « Vous désirez encore quelque chose ? » Je ne vais pas répondre : « Oui, vous, madame la bouchère ! »

Freud ne trompe pas, puisqu'en utilisant *Wunsch*, il prend le terme qui a le spectre le plus large : de cette manière, il est sûr d'embrasser tout un univers psychique qui n'est pas borné par des civilités, des manières, et surtout d'accueillir sans problème la contextualité.

Est-ce à dire que vous traduisez systématiquement *Wunsch* par « désir » ?

Le plus souvent chez Freud, oui, mais si le contexte le requiert, je n'exclus pas « souhait ». Ce serait idiot de la part d'un traducteur car ce serait

absolument contradictoire avec le fonctionnement du langage. Une langue, quelle qu'elle soit, est toujours un système économique capable d'une infinité de productions. Avec vingt-six lettres et un nombre fini de phonèmes, on fabrique un nombre d'énoncés infini. La puissance productive du langage est fabuleuse. Le corollaire, c'est qu'un mot, un groupe de sons, va toujours être déterminé par sa périphérie, sa chambre d'échos exponentielle. Selon les environnements sémantiques, le sens d'un terme va varier. Prenez, si je puis dire, le verbe « prendre » : on prend un verre, le ciment prend, je n'ai pas de prise sur cette personne, sans oublier le sens sexuel : prends-moi !... Le sens sera toujours déterminé en fonction du contexte.

Quand on est un locuteur pratique de la langue qu'on traduit, on connaît toutes ces périphéries. On ne va pas être abusé, et on ne va pas traduire « Tu prends ? » dans le sens de la captation dans un contexte où les gens sont en train de jouer aux cartes.

Certains se laisseraient-ils aveugler par la force du mot ?

Il peut y avoir effectivement un fétichisme du mot.

... ou alors ils approcheraient les textes de Freud comme des textes sacrés ?

Plus ou moins... pour ma part, je les aborde comme des textes plus datés que sacrés, des textes qui s'expriment dans la langue de la médecine et de la psychologie de la fin du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle. Il arrive à Freud de dire : « j'appelle ceci ... », *das nenne ich so*. En général, cela annonce la création d'un mot nouveau. Or la langue allemande est une langue extrêmement plastique, contrairement au français.

On oublie souvent que Freud lui-même a été traducteur, il a traduit Charcot. Jamais il ne traduit un mot systématiquement de la même manière.

Ne pensez-vous pas que l'équipe de Jean Laplanche a adopté une approche scientifique de Freud là où vous préconisez une approche de linguiste ?

Encore une fois, j'ai beaucoup de respect pour le travail des PUF. Ces traducteurs ont adopté une approche qu'on peut dire heuristique. Mais quand par exemple Laplanche décide de traduire *Hilflosigkeit* par « désaide »...

Et vous, comment traduisez-vous ?

Par le néologisme léger « désemparement », le fait d'être « désemparé », « sans recours »... Il y a trente-six façons de traduire

Hilfflosigkeit. Dans l'esprit de Jean Laplanche, cela veut dire, en pesant chaque mot, qu'on est « privé d'aide ». Je suis moi-même *hilfflos* devant cette invention langagière de traduire ce terme courant en allemand par « le désaide ». Le texte de Freud doit conserver sa dimension langagière ordinaire...

Les philosophes sont souvent tentés par ce type de solution par codage et souvent ne font pas autre chose, à leurs risques et périls : car l'application d'un code repose toujours sur une hypothèse. Il y a des philosophies qui marchent très bien au code parce qu'elles sont conçues sur des modèles de cohérence de type mathématique. Mais il y a toujours un moment où un même terme se sert de son ambivalence secrète pour franchir un cap, une crevasse, que ce soit *Deus* ou *Natura*... Le problème, il est vrai, c'est que la psychanalyse est un univers de praticiens qui ont besoin d'un idiome. Vous avez différentes pratiques dans le discours tenu au patient, différentes stratégies : le même médecin va, selon le patient, adapter son discours. Chez les analystes, y compris pour comprendre ce qui se passe, certains se trouveront peut-être mieux avec « désaide ». Dans le désaide, il y a quoi ? Il y a l'hypothèse qu'autrui pourrait me porter secours. Quand on crie « Au secours ! », on crie *Hilfe ! Hilfe !* Peut-être que « démuné », « désemparé » sont des adjectifs qui vont paraître trop faibles à l'analyste et que « désaide » va lui servir de code mnémotechnique... Je ne sais pas... Pour moi, cela reste un peu mystérieux.

Vous n'avez pas encore utilisé le mot « écrivain ». Ne considérez-vous pas Freud d'abord et avant tout comme un écrivain ?

Non, je le considère d'abord comme un scientifique, avec des bouffées d'ambitions poétiques réprimées. Il y a chez lui une culture poétique et littéraire très développée, très courante à l'époque, et une espèce de sentiment de confraternité avec toute une série d'écrivains et d'artistes à qui il reconnaît un certain savoir inconscient, un certain nombre de choses que la pratique de l'analyse lui a rendues conscientes. Contrairement à ce qu'on dit, je pense que ce n'est pas un grand écrivain au sens littéraire du terme. C'est un grand prosateur scientifique. Sa langue est claire, efficace. La communauté qu'elle crée a vocation à être vaste.

Un prosateur scientifique sans effet jargonnant, comme vous disiez tout à l'heure...

Effectivement, il est très pédagogue. Il fait en permanence un effort de persuasion. Ce qui importe pour lui, c'est d'être compris et

accepté. Il y a chez lui la volonté de conquérir des adeptes, des gens qui vont construire avec lui une discipline, la répandre, et rendre possible un bénéfice pour l'humanité, lié aux pratiques qu'il invente. L'insavoir qu'il affronte est immense, il écrit vraiment pour le grand nombre, comme le poète Heinrich Heine...

Propos recueillis par Emmanuèle Sandron